Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 147 (2002)
Heft: 2

Artikel: Le "Septembre noir" des États-Unis
Autor: Bavoillot-Laussade, Richard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346219

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le « Septembre noir » des Etats-Unis

Un événement de l'ampleur de celui qui s'est produit, le 11 septembre 2001 aux Etats-Unis, demandera beaucoup de temps pour être complètement analysé, tant en sont nombreux et complexes les tenants et aboutissants, les antécédents et les conséquences, probablement en grande partie inattendus, l'onde de choc politique, stratégique, économique et morale. L'hyper-terrorisme a frappé le cœur et les symboles de la puissance militaire américaine, le Centre mondial du commerce, matérialisé par des bâtiments – ô combien dominants – au cœur de la capitale financière du monde[1] !

Richard Bavoillot-Laussade

L'attaque du *World Trade Center* a été un choix symbolique, et le spectre de la glissade boursière a démontré l'extrême fragilité de notre société hyper-développée. Les mandants ont remporté donc une première victoire: malgré les assurances des dirigeants américains et le soutien massif de la *Federal Reserve*, le volet économico-financier de la crise est inquiétant, au point que nombre d'experts balancent entre plusieurs scénarios: le dérapage contrôlé, le crack incontrôlable, la glissage pilotée. Ce serait en tout cas le début d'un virage, peut-être radical, dans l'organisation économique du monde. Reste à espérer que d'un mal sorte un mieux...

Un pareil attentat ne peut être le fruit du hasard. La perception de la situation mondiale devra être affinée, sous tous ses angles de vue et d'amont en aval, pour éviter de tomber dans des lieux communs vaseux et autres simplifications périlleuses. Certains faits pourraient demeurer longtemps dans l'ombre, définitivement peut-être, tant la réalité se révèle parfois supérieure à la fiction. La date doit faire l'objet d'une évaluation attentive, car son choix est certainement porteur d'un message.

Le roi serait-il nu?

L'agression commise contre les Etats-Unis apparaîtra peut-être comme le véritable moment de basculement dans le nouveau siècle, car rien ne sera plus comme avant. Serions-nous entrés dans un « nouveau désordre mondial », tant ce qui était hypothèse est devenu réalité? Ces attentats pourraient se révéler un « hors-d'œuvre » plus qu'un « dessert », un test plus qu'une vengeance au premier degré et, au bout du compte, un prétexte plus qu'une blessure.

Avant le 11 septembre, nombre d'observateurs avaient compris que le terrorisme prenait une nouvelle dimension, plus provocatrice que vengeresse. On peut s'attendre à des attentats en chaîne qui, au-delà de la destruction et de la mort en masse, auront pour but de paralyser la vie sociale et de plonger les populations dans un état psychotique, cause de démoralisation et de « déflation » politiques. Tel pourrait être la réplique que les terroristes ont probablement programmée, en écho à la première offensive punitive anglo-américaine... Paraphrasons le bon vieux Clausewitz: l'hyper-terrorisme « n'est que la poursuite de la politique par d'autres moyens ».

Les organes du renseignement américain pouvaient-ils ignorer un tel danger, ne pas en avoir ressenti l'imminence? Des alliés de Washington (l'Egypte et Israël), des observateurs indépendants comme Roland Jacquard, des grandes sociétés financières occidentales disposaient d'indications assez précises sur la typologie, les dimensions et l'imminence du coup qui risquait d'être porté à la puissance américaine. Si Oussama Bin Ladin se révélait être le concepteur d'une opération sans signature ni revendication formelle, pourquoi les propos récents de cette « créature de la CIA » n'ont pas été

[1] *Cette réflexion « à chaud » a été rédigée entre le mois d'octobre et le mois de novembre 2001.*

Le Temps, *10 octobre 2001.*

évalués à leur juste niveau? Pourquoi n'a-on pas pris, avant le 11 septembre, les contre-mesures décidées depuis les attentats? Y a-t-il eu des fuites, des connivences, des complicités, une passivité calculée, une convergence d'intérêts criminels? L'hypothèse ne peut être balayée!

Quoi qu'il en soit, il n'y a plus de «nation-sanctuaire» et la vulnérabilité de la toute-puissante Amérique a été démontrée, accroissant d'autant sa soif de revanche. L'ennemi invisible de l'Amérique a donc remporté une seconde bataille: la blessure psychologique du peuple américain est profonde. Le roi est-il pourtant aussi nu qu'on le croit? L'entrain de l'administration américaine à défendre «la liberté» ne risque-t-il pas d'amener à une restriction des libertés démocratiques, au nom de la sécurité et de la lutte contre un terrorisme «incorporel»?

Depuis le 11 septembre, de trop nombreux commentateurs ont déballé des chapelets de truismes, accumulant redites et banalités, martelant des affirmations de bazar. Beaucoup d'hommes politiques et de personnalités «morales» ont perdu l'occasion de se taire, débitant des formules creuses, quand ils ne lançaient pas des slogans de western. Le constat est inquiétant, dans la mesure où il reflète une très faible capacité de perception et de compréhension des problèmes géostratégiques, à moins que la superficialité des propos ne soit qu'une suprême finesse médiatique de la part de ces dirigeants! Et que dire du conditionnement dans lequel le système américain maintient son opinion publique?

Ce matraquage médiatique est inquiétant, dans la mesure où il sous-tend une préparation mentale de l'opinion publique, comme ce fut le cas lors de l'offensive contre l'Irak. Ne révèle-t-il pas une prise en main morbide de la catastrophe de Manhattan, qui s'oppose à l'extrême discrétion sur la nature et les conséquences plurielles des frappes du Pentagone. Le processus est connu: informer, surinformer, mal informer, désinformer, déformer. Prises de court, les autorités américaines pourraient faire écran aux déficiences de leur renseignement et de leur sécurité intérieure. La vision de réactions enragées, tant aux Etats-Unis que dans le monde arabe, montre combien l'irrationnel domine la perception des faits. Un des dangers et un des aliments de la violence se trouvent là.

Vérités ou désinformation?

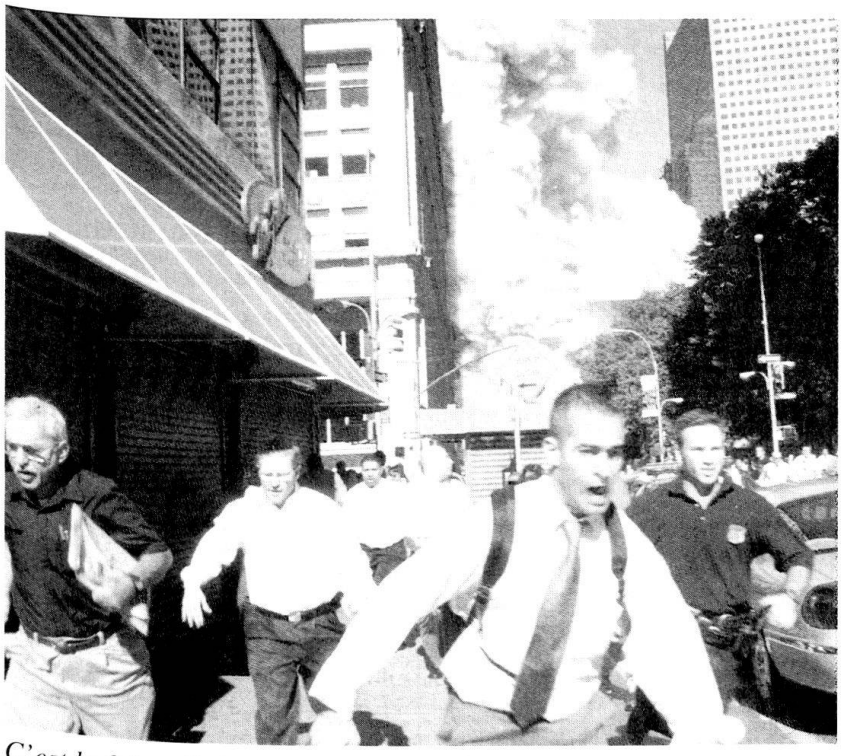
Critiquer les Etats-Unis ne signifie aucunement avoir des faiblesses pour les thèses terroristes. Prétendre que les Etats-Unis sont le modèle de la société libre est aussi faux que d'affirmer que l'Islam n'est pur que dans sa lecture intégriste. Attention aux symboles et à leur minimalisation! Proclamer la supériorité d'un modèle relève d'une perception réductrice du réel.

On a également entendu proclamer d'autres contre-vérités. Non, le terrorisme n'est pas aveugle, et moins encore au niveau qu'il a atteint le 11 septembre! Cette nouvelle forme de violence ne vise pas à «construire» dans la perspective de parvenir à une solution mais à détruire, en vue de rendre inaccessible une solution déterminée ou d'en imposer une autre.

Elle n'est pas le fait de croyants mais de nihilistes. Toute confrontation à clef religieuse serait donc un coup d'épée dans l'eau. Non, le terrorisme n'est pas une entité: ce sont les terroristes qui existent. Condamner solennellement le terrorisme reste purement rhétorique. Ce qu'il faut combattre, ce sont les terroristes et, si on les identifie, leurs mandants, les Etats et les structures socio-économiques qui les soutiennent et les alimentent.

Ce n'est pas l'ampleur et le poids d'une opération terroriste qui en fait un acte de guerre. La guerre, c'est tout autre chose. Le choix des Etats-Unis de parler de guerre ne peut qu'être calculé. Pour qu'il y ait guerre, il faut que deux entités clairement constituées aient un contentieux, s'agressent mutuellement, de manière à ce que la force tranche, créant un nouvel équilibre entre le vainqueur et le vaincu. La paix est toujours l'objectif conclusif de la guerre. Celui de l'hyper-terrorisme est d'anéantir l'autre, non de le vaincre au combat. L'Amérique ne peut donc pas être en guerre, et c'est là toute sa faiblesse présente. Certes, elle a le droit de punir des coupables de crimes, pas celui de verser de l'essence sur les braises.

A échoué la tentation américaine d'un nouvel isolationnisme national, doublé d'une distanciation face au guêpier proche-oriental qui, toutefois, ne mettait en cause ni l'appui intégral ni la pression sur Israël. Le fait d'avoir laissé dériver le conflit israélo-palestinien a mis en danger l'illusoire sécurité de l'Amérique.



C'est la fuite effrénée alors que, tout près de là, l'une des deux tours du World Trade Center *est en train de s'effondrer. Des scènes de guerre incroyables qui rappellent d'autres heures sombres vécues par les Etats-Unis: l'attaque surprise de Pearl Harbor, le 7 décembre 1944.*

Le prétexte n'a-t-il pas été providentiel pour certains théoriciens de la «nouvelle Amérique»» et de sa «nouvelle guerre», obnubilés par un concept de supériorité qui doit obligatoirement se mesurer à l'aune de la force, économique et financière, politique et militaire. La politique dans laquelle les Etats-Unis semblent s'engager risque d'accroître la haine et la détermination d'ennemis qui seront ainsi assurés d'une légitimation tiers-mondiste et d'un soutien des masses arabo-musulmanes. En l'occurrence, les intentions combatives affichées par Washington risquent de déboucher sur une «guerre contre le terrorisme» aussi inutile que la «guerre contre la drogue».

Amérique et Occident, quel ennemi?

On a l'impression que les Etats-Unis et les pays occidentaux viennent de découvrir la réalité terroriste, et la lutte contre ce fléau international semble à venir: «On va faire ceci, cela...». Voudrait-on rassurer l'opinion publique, masquer carences et autres flottements? A qui fera-t-on croire que le «monde libre»» vient de découvrir l'ampleur criminelle des Talibans qui, jusqu'à preuve du contraire, n'ont jamais exporté leurs crimes?

L'Amérique, surpuissante et omniprésente dans le monde, n'a pas d'ennemi extérieur.

Quant à l'ennemi «domestique», elle peine à le discerner. Comme toujours, elle cherche avec obstination un ennemi idéal, de référence pourrait-on dire, qui ait un nom et offre un visage, une «tête de turc» en somme. En un demi-siècle, il y a eu des figures emblématiques comme Staline, Fidel Castro, Khomeyni, Khadafi et Saddam Hussein. Chaque fois, il y avait derrière un Etat «palpable», ce qui fait défaut après l'attentat du 11 septembre et explique le flottement de Washington, au-delà de certitudes proclamées. Malgré l'effort pour donner au péril le visage d'un homme, le nouvel ennemi est bel et bien invisible. La «guerre» que Washington et Londres entendent lui livrer reste aussi invisible! La politique médiatique qui avait trouvé son apogée dans la guerre du Golfe est dépassée mais l'invisibilité des actions risque à la longue de handicaper la gestion publique des événements.

Tous les dirigeants arabes «modérés» (en fait des régimes autoritaires) vivent dans la terreur d'être balayés par une vague qui les emporterait. Dans un tel cas de figure, comment les Etats-Unis et l'Occident pourraient-ils contenir une poussée musulmane, organisée ou spontanée? Les Etats-Unis réussiront-ils à coaliser leurs alliés européens dans une «introuvable armada» comme lors des désastreuses aventures moyen-orientales, africaines ou balkaniques des années 1990? Devant l'attitude officiellement alignée de l'OTAN, l'étrange enthousiasme de la Russie et de la Chine populaire, le flottement de l'Union Européenne et la discrétion de l'ONU, l'échiquier international, élaboré depuis un demi-siècle, semble touché par une agonie programmée.

*Une image qui illustre les dégâts au cœur de l'Amérique: au premier plan, l'aile du Pentagone qui s'est effondrée, et au fond, le Capitole où siège le Parlement américain à Washington. Les terroristes auraient encore voulu viser la Maison-Blanche et l'avion du président, l'*Air Force One.

La force des terroristes face à la communauté internationale est de pas en faire partie, et son avantage réside dans le non-respect des règles du jeu convenu entre Etats. Il serait par conséquent néfaste de les combattre en dérogeant au droit international. En chevauchant l'onde de ressentiment populaire et d'orgueil national, les dirigeants américains ne risquent-ils pas de déclencher une riposte à la fois localement inefficace et globalement aggravante? La plate-forme terroris-

te de Bin Ladin (une soixantaine de réseaux interconnectés dans trente-six pays, jouissant d'une centaine de ramifications subversives) pourrait avoir pour premier objectif d'entraîner les Etats-Unis dans une spirale de la violence. C'est seulement par l'Islam que l'on éteindra une folie prétendument islamiste, non pas en déclenchant deux «guerres saintes»!

Il faudrait encore s'assurer que Bin Ladin et ses réseaux ont seuls la capacité logistique et tactique de monter et d'exécuter de telles opérations. L'organisation a-t-elle bénéficié de complicités internes, de relais, voire de certaines agressivités? Avec la dissipation du nuage qui enveloppe la scène, on devrait découvrir la vraie nature et l'étendue de la structure agressive qui s'est attaqué à deux symboles de la grandeur américaine. On aura peut-être quelques surprises...

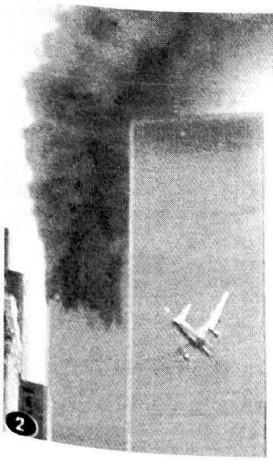
Vers une mutation géopolitique?

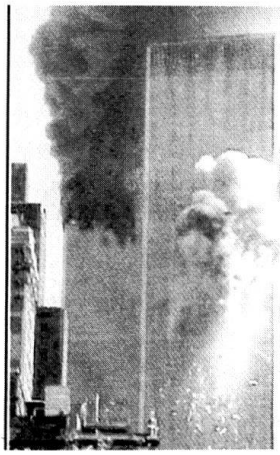
Les Etats-Unis ne voudraient-ils pas profiter du drame du 11 septembre 2001, pour mettre fin au «déséquilibre mondial»» de l'après-Mur de Berlin et rétablir un bipolarisme sécurisant à leurs yeux? L'Amérique et l'Europe à sa traîne ont tout à perdre en s'obstinant à imposer des vues globalisantes à un monde riche de ses différences. En divisant à nouveau le monde en deux camps caricaturaux, celui de «la liberté, de la démocratie, de la civilisation et du progrès» guidé par l'Amérique, et celui de «l'oppression et du fanatisme, du mal et de l'obscurantisme», pensent-ils faciliter leur position? La «liberté» et la «civilisation» ne se réduisent pas à un mode de vie.

L'apparente unanimité des «Occidentaux» autour des thèses américaines n'est que de circonstance, tout comme est immédiat et pragmatique l'intérêt de Moscou et de Pékin, sans parler de celui du régime pakistanais. Les deux puissances asiatiques (la Russie et la Chine), qui craignent la menace islamique aux marges de leurs empires, seraient soulagées que l'interventionnisme américain les débarrasse de ce danger. En se vengeant des Talibans et de leurs alliés caucasiens, les Américains se battraient-ils pour le roi de Prusse?

Les balbutiements des pays membres de l'Alliance atlantique, qui varient entre le soutien va-t-en guerre inconditionnel et les timides suggestions de prudence, ne fait que rendre l'Union européenne encore plus impalpable. Les liens inextricables entre les pays membres de l'Union, membres de l'OTAN et ceux qui sont alignés sur les Etats-Unis ne font que rendre plus évidente l'inexistence européenne. Fidèles à leur tradition, les Etats-Unis consultent intensément leurs amis, mais pour s'assurer de leur appui, non pas pour débattre d'une stratégie commune. Pas plus qu'hier ils ne tiennent compte des points de vue d'autrui, et ils sont très avares de leurs informations comme de leurs plans. Le résultat ambigu de la réunion bruxelloise du 16 septembre 2001 cache mal hésitations, frictions et irritations réciproques. Le fait de brandir l'article 5 du Traité de l'Atlantique-Nord symbolise l'ordre auquel Washington entend soumettre le monde occidental, sans condition ni véritable débat. On découvre en somme une gesticulation américaine, les contradictions de leurs «alliés arabes», «l'enthousiasme» de Moscou, la passivité des institutions internationales et la discrétion des Européens.

A l'inverse de ce qu'ils proclament, les Etats-Unis ne s'apprêtent pas sécuriser le monde, mais à allumer un incendie devant lequel la technologie et la puissance militaire seront impuissantes. Ce qu'a clairement





dessiné le Président américain le 20 septembre 2001 n'aurait-il pas le profil d'une «globalisation politique» toute américaine? La question est posée, d'autant qu'en juin dernier, Condoleezza Rice, la conseillère à la sécurité nationale de George W. Bush, déclarait déjà que l'Amérique entendait regrouper les énergies du «monde civilisé» pour «mettre au point un cadre stratégique permettant de faire face aux menaces nouvelles que sont le terrorisme, les armes de destruction massive et les moyens de les obtenir.»

On peut craindre l'enclenchement incontrôlable d'une mécanique de surenchère, dont les effets militaires et stratégiques pourraient peut-être être exponentiels («effet domino»). Si Washington se trompe de méthode et d'objectif, si les Américains ne savent pas peser les risques de dérapage politico-militaire, l'escalade folle est à craindre. En un quart de siècle, les Etats-Unis ont dramatiquement démontré leur profonde incompréhension d'un monde arabo-musulman aussi riche que complexe. Sous prétexte de lutter contre un extrémisme politique, n'ont-ils pas, eux-mêmes, mis en selle les plus fanatiques des fanatiques, des Ayatollahs aux Talibans? Et leur guerre du Golfe n'a-t-elle pas abouti à maintenir au pouvoir le «Satan Saddam»? Et le fait d'avoir misé sur les clans saoudiens et koweïtiens, fameux pour leur pratique du double-jeu, a-t-il favorisé la tranquillité d'un Moyen-Orient instable et blessé?

New York: sur le site des Tours jumelles, on hisse le drapeau américain.

R. B.-L.